

Geneviève de Gaulle Anthonioz, née en 1920 et décédée en 2002, est la nièce du général de Gaulle. Résistante dès 1940, elle est arrêtée en 1943, internée à Fresnes puis au camp de concentration de Ravensbrück. A partir de 1956, elle a été présidente de l'Association nationale des anciennes déportées et internées de la Résistance. Dès 1958, elle a fait partie de la première association qui donnera naissance au Mouvement ATD Quart Monde.

DU MÊME AUTEUR

L'Engagement

*(en collaboration avec Louis Besson,
Albert Jacquard, Hélène Amblard)*

Seuil, 1998

Le Secret de l'espérance

Fayard, 2001

et « Le Livre de poche » n° 15600

Lettres à une amie

Correspondance spirituelle

Parole et Silence, 2005

Geneviève de Gaulle Anthonioz

LA TRAVERSÉE
DE LA NUIT

R É C I T

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-128827-8
(ISBN 2-02-036374-7, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, novembre 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« *Tout recommence, tout est vrai.* »

Julien Gracq

La porte s'est refermée lourdement. Je suis seule dans la nuit. A peine ai-je pu apercevoir les murs nus de la cellule. En tâtonnant je trouve le bat-flanc et sa couverture rugueuse et m'y allonge en essayant de renouer avec le rêve interrompu : tout à l'heure je marchais sur un chemin éclairé par la lune, une lumière si douce, si bienfaisante, et des voix m'appelaient. Soudain il n'y eut plus que le faisceau d'une lanterne, le visage effaré de notre chef de baraque, l'ordre

rauque de me lever et l'ombre de deux SS. Cauchemar ou réalité ? Baty et Félicité, mes voisines de pailleasse, se sont réveillées. Elles ont rassemblé quelques objets, dont mon quart et ma gamelle, m'ont aidée à descendre du châlit, m'ont embrassée. Quel sort m'attend ? Il arrive que les exécutions aient lieu ainsi de nuit.

Pour le moment, je suis dans un bâtiment à l'intérieur du camp de Ravensbrück, appelé bunker. C'est une prison qui sert aussi de cachot. En ce cas il n'y a pas de couverture, ni de pailleasse, le pain est distribué tous les trois jours, la soupe tous les cinq jours. La condamnation au bunker est accompagnée d'une bastonnade : vingt-cinq, cinquante ou soixante-quinze coups auxquels la détenue survit rarement. Nous savons tout cela au camp et aussi que des jeunes femmes, cobayes humains, ont subi dans

ce lieu les horribles expériences du professeur Gebhardt.

Comme, décidément, le sommeil ne revient pas, je pense aux soixante-quinze petits lapins (*kaninchen*, c'est ainsi qu'on les appelle). Leurs jambes sont atrocement mutilées, elles sautillent en s'aidant de béquilles rudimentaires. Ces jeunes filles polonaises (la plus jeune, Bacha, a quatorze ans) ont subi des prélèvements d'os et de muscles, certaines jusqu'à six fois, et le chirurgien célèbre, professeur à l'université de Berlin, a contaminé les blessures avec la gangrène, le tétanos ou le streptocoque. Ainsi prétendait-il démontrer que le Gauleiter Heydrich, qu'il avait soigné après un attentat, ne pourrait survivre aux infections de ses plaies.

Après la première série d'« opérations », nos camarades avaient essayé de résister pour ne pas subir d'autres

expériences. Mais elles ont été vite ligotées et enfermées dans le bunker où Gebhardt a poursuivi ses interventions, sans asepsie, sans anesthésie. Ici, j'imagine mieux encore leur supplice.

Lorsque la première sirène retentit, je sais qu'il est trois heures et demie de la nuit. Dans les baraques surpeuplées, le cauchemar de la journée recommence. Bousculade pour la distribution de « café », pour accéder aux immondes et insuffisantes latrines avant que retentisse la deuxième sirène de l'appel. Nous sommes le 29 octobre et il ne fait pas encore très froid. Mais comme cette station debout paraît interminable ! Si les comptes ne sont pas justes, parce qu'une morte de la nuit a été oubliée (il faut les transporter sur la place du camp), nous pouvons rester plusieurs heures immobiles. Et soudain je pense que mon départ nocturne pour la prison

n'a peut-être pas été signalé. Baty et Félicité n'ont sûrement pas pu encore prévenir mes amies : elles ignorent mon sort, et je n'ai pas leur tendresse pour l'affronter. Comme une lame glacée, me transperce le sentiment de ma solitude !

Il y a quelques jours, nous avons fêté ensemble mon anniversaire. Sur le gâteau, pour lequel chacune a apporté un peu de mie de pain, pétrie avec quelques cuillerées de cette sorte de mélasse qu'on appelle confiture, vingt-quatre brindilles figuraient les bougies dans un décor de feuilles cueillies en hâte pendant le travail de terrassement au bord du marais, un vrai moment de bonheur !

La sirène de fin d'appel au travail met les colonnes en marche. Du fond de ma nuit j'entends le bruit sourd des semelles de bois, à peine les aboiements des chiens et les cris rauques des SS.

Me voici très loin, comme au fond d'un puits où je mourrai peu à peu en silence. Et si la porte s'ouvrait, serait-ce pour marcher vers le couloir des exécutions ? Il est près d'ici, de l'autre côté du mur d'enceinte qui longe le bunker, non loin des fours crématoires dont la fumée panache le ciel.

Dois-je me préparer à mourir ? Personne ne pourra m'aider au moins en me tenant la main, comme je l'ai fait souvent pendant l'agonie d'une camarade. Les derniers visages regardés seront marqués par le mépris et la haine. Ne plus y penser, oublier bien sûr ma famille pour ne pas perdre courage. Plus difficile de prendre congé de Germaine, de Jacqueline, de Danielle, de Milena, de Grete, de tant d'autres, dont la fraternelle affection m'a permis de survivre. Sauront-elles quelque chose de ma fin ? Une robe trouée de balles, tachée de

sang, un nom rayé sur les registres du camp : ainsi avons-nous appris le sort d'autres disparues dans la nuit.

Mais elles-mêmes, que deviendront-elles ? Se trouvera-t-il des survivantes parmi nous ? Quelles seront dans les mois qui suivent leurs plus terribles épreuves ? Le débarquement a eu lieu, même le journal SS a dû le reconnaître. Mais depuis, nous savons que de durs combats se poursuivent. Passer un nouvel hiver au camp est une pensée intolérable.

J'essaie de prier, le *Notre-Père*, le *Je vous salue Marie*, des fragments de psaumes. Du fond de l'abîme, moi aussi j'appelle Dieu comme l'ont fait tant d'autres. J'essaie de me remettre à la miséricorde du Père, de m'unir à l'agonie de Jésus au Jardin des Oliviers. Ce n'est même pas un silence qui me répond, mais la misérable rumeur de ma détresse.

Quelle honte, j'ai peur, peur de ces moments qui termineront ma vie. Mais n'est-ce pas le seul moyen de ne plus être seule que de partager l'angoisse de celles qui comme moi vont mourir aujourd'hui ? Massacrées à coups de pioche, mordues par les chiens, jetées au milieu des folles dans les immondices. Je l'ai vu, j'ai entendu ces horribles plaintes sans pouvoir leur porter secours. Maintenant je fais partie de ces désespérées. Ensemble nous crions comme le Crucifié : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Du couloir sur lequel s'ouvre ma cellule me parviennent des bruits de bottes et de clefs, le claquement des guichets refermés. Sans doute des distributions de nourriture pour ceux qui ont le droit d'en recevoir. Mais, rien pour moi ! Évidemment, si mon exécution est proche, il est bien inutile de me nourrir. Mon

obscurité est moins dense. J'ai fait le tour des murs humides et froids, j'ai découvert le mobilier : une tablette et un tabouret enchaîné, des cabinets surmontés d'une prise d'eau. Je retrouve mon quart et bois longuement, avec un intense plaisir, même si c'est pour la dernière fois.

Inutile de continuer à guetter, je finis par m'endormir et ne suis réveillée que par la sirène du soir. Mes camarades rentrent, harassées, du travail. Il faut défiler en rangs, par cinq, pas martial cadencé, la pelle sur l'épaule si c'est une colonne qui vient du terrassement. Quand mon convoi est arrivé, en février, les surveillantes nous ont commandé de chanter : elles n'ont pas apprécié la *Marche lorraine* ! J'ai, plusieurs mois, travaillé aux marais, plus rarement dans la forêt, le pire étant le chargement des wagons de charbon dans la chaleur de

juillet, sans parvenir toujours à se laver. Le rythme était très dur, stimulé par les coups et la menace des chiens et la journée continue durait douze heures.

Du moins la nature nous offrait-elle quelques compensations : brins d'herbes et de plantes cueillies pour leurs vitamines, parfois même une petite fleur ramenée au camp en cachette, pour une malade, ou un anniversaire. Nous traversions le village SS, leurs enfants nous jetaient des pierres. Puis nous longions le lac, le paysage était beau et triste : du sable, des pins et des bouleaux.

Quand j'ai été appelée à travailler dans un atelier, j'ai d'abord trouvé cela moins éprouvant. Nous devions récupérer ce qui pouvait l'être d'uniformes venant du front de l'Est, ceux des blessés et des morts. Pourriture humaine, vermine n'empêchaient pas que les boutons, les doublures puissent être réutilisés. En

entrant dans la baraque, nous nous chargeons, sous l'œil vigilant des SS, d'un énorme tas de ces vêtements. Il fallait vite, vite, couper, découdre, cependant que d'autres camarades étaient affectées au lavage de ce qui en valait la peine. L'odeur était insupportable, le SS qui commandait, l'un des pires du camp : je l'ai vu tuer avec un battoir une pauvre femme qui avait osé laver une petite pièce de son propre linge ; cela a duré très longtemps.

J'ai vite commencé à regretter le terrassement, d'autant plus que nous devons travailler alternativement une semaine de jour, et une semaine de nuit. Et puis tout s'est aggravé pour moi ; atteinte de scorbut et d'ulcérations de la cornée, je souffrais d'une manière insupportable et je ne pouvais venir à bout de mes tâches. Le SS Syllinka connaissait une bonne façon d'y remédier. En une semaine

(celle de nuit) j'ai été battue sauvagement plusieurs fois. Bientôt je serais tuée comme la femme qui avait lavé un peu de son linge. En attendant mes plaies coulaient jusqu'à traverser les uniformes venus des champs de bataille que j'avais accumulés sur mon siège pour souffrir un peu moins. Mais j'ai échappé à Syllinka. Était-ce pour retrouver la mort ici, dans ce bunker, ou à côté dans le couloir des exécutions ? Peut-être dois-je mourir de faim ? Il paraît qu'on s'endort peu à peu si l'on boit. Ici, l'eau coule à la demande, mince filet au goût curieux comme j'en ai été obsédée tant de fois dans les torrides journées d'été.

Ce soir sera le troisième de mon arrivée dans la cellule. Finalement, je commence à m'habituer. Mes yeux ne ressentent plus la blessure de la lumière. Plus de bousculades, de coups,

porte du camp. Il y a encore de la neige, un vent glacé. J'essaie de me retourner et vois de loin les silhouettes courbées des femmes qui portent les lourds bidons de café. L'aube se lève à peine, c'est peut-être celle de l'espérance ?

Truinas, 29 juillet 1998

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO-IMPRESSION S.A. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2001. N° 51654 (00000)